



*L'étude de l'Être et ses modalités d'inscription dans le discours
ontologique : le cas des romans de Djamel Mati*

*Study of Being and its Modalities of Inscription in Ontological
Discourse: The Case of Djamel Mati's Novels*

BELARBI Habiba

Université des Sciences et de la Technologie Mohammed Boudiaf Oran (Algérie),
belarbiha@yahoo.fr

Reçu: 04 / 07 / 2023

Accepté: 20 / 08 / 2023

Publié: 31 / 10 / 2023

Résumé :

Dans la perspective d'une analyse de l'œuvre de l'écrivain algérien Djamel Mati en tant qu'objet d'une phénoménologie, la présente étude appliquée sur ses romans se donne pour objectif de traquer les manifestations d'une ontologie qui traite l'entité de l'Être et la compréhension de la philosophie existentielle. L'écrivain incarne une nouvelle mouvance d'écriture qui emploie avec adresse des techniques discursives et narratives d'émiettement, avec une structure dédale à la quête de l'onirique et du fantasmagorique. Son œuvre plonge le lecteur dans un monde déconcertant au milieu de personnages, en quête identitaire et existentielle. Le discours est un oscillement entre réel et onirique, délire et hallucination, fragmenté dans une énonciation éclatée, au caractère polyphonique qui se nourrit d'un bouleversement total des repères spatio-temporels et d'un décloisonnement des genres. La fragilité intérieure des sujets errants à la recherche du sens ontologique de leur existence caractérise l'esthétique et la stylistique de cette écriture de l'inédit. La singularité de la stratégie scripturaire s'accroît dans un chaos de formes grâce aux procédés narratifs et discursives de la subversion, en plus du cheminement narratif qui se tisse dans l'absurdité et l'excentricité, le tout pour dire la philosophie-ontologique en rapport avec la condition humaine et soulever des questionnements métaphysiques s'ouvrant sur l'entité de l'Être.

Mots-clés: *ontologie ; chaos des formes, quête identitaire ; éclatement des genres ; condition humaine.*

Abstract:

With the aim of analyzing the work of Algerian writer Djamel Mati as an object of phenomenology, this study focuses on his novels, seeking to identify manifestations of an ontology that deals with the entity of Being and the understanding of existential philosophy. The writer embodies a new trend in writing that skillfully employs discursive and narrative techniques of fragmentation, with a labyrinthine structure in search of the oneiric and the phantasmagorical. His work immerses the reader in a bewildering world populated by characters in search of identity and existential meaning. The discourse oscillates between the real and the oneiric, delirium and hallucination, fragmented in a shattered enunciation characterized by its polyphonic nature, nourished by a complete upheaval of spatiotemporal references and a breaking down of genres. The inner fragility of the wandering subjects, in their search for the ontological meaning of their existence, characterizes the aesthetics and stylistics of this unprecedented writing. The singularity of the scriptural strategy intensifies within a chaos of forms through narrative and discursive processes of subversion, in addition to a narrative progression woven through absurdity and eccentricity, all aimed at expressing ontological philosophy in relation to the human condition and raising metaphysical questions that delve into the entity of Being.

Keywords: *attitudes; conversations; modalities; planning; representations; transmission.*

Introduction :

Les nouvelles écritures algériennes sont avant tout une rupture avec la graphie de la banalisation de la violence islamiste censée refléter avec pointillisme l'horreur vécue au quotidien et dans sa chair par le peuple algérien. Le texte devient témoignage d'un passage de formes à formes, de cultures à cultures, de genres à genres et se pose comme l'espace d'un renouveau, d'un nouveau souffle du roman algérien (Mokhtari, 2006) en quête d'une nouvelle esthétique du sens, s'ouvrant à une réflexion sur la condition humaine.

Djamel Mati fait partie de ces écrivains de l'après-urgence qui revigorent le roman en participant activement à cette nouvelle architecture de l'esthétique de la forme qui caractérise les nouvelles écritures algériennes des années 2000. « Aigre-doux, les élucubrations d'un esprit tourmenté » en 2005 et « On dirait le Sud, les élucubrations d'un esprit tourmenté » en 2007 sont deux romans à travers lesquels l'écrivain est en quête d'une nouvelle esthétique nourrie aux élucubrations oniriques et fantasmagoriques de personnages qui, tout en étant déconnectés des repères spatio-temporels par la prise systématique de drogues, partent dans une spatialité pluridimensionnelle et chimérique à la recherche du sens ontologique de leur existence. Le lecteur se trouve donc face à un univers illusoire totalement *apocalyptique et irrationnel (...)* qui distance de bien loin l'univers du réel auquel est habitué le lecteur. (Faouzia, 2009)

Dans une libération des sens et des formes, avec de nouveaux rapports à l'écriture et avec de nouveaux rapports entre l'écrivain et ses lecteurs, les romans de Djamel Mati se caractérisent par la discontinuité, l'introspection et le caractère puzzle de leurs fictions déconstruites de nature philosophico-ontologique en rapport avec l'entité de l'Être. Libération de formes et de sens et réflexion sur l'écriture se complaisant dans la fragmentation et vont de pair avec de profonds et intimistes questionnements métaphysiques s'ouvrant à une réflexion sur la condition humaine. (Bendjelid, 2012)

C'est en ce sens qu'il nous paraît pertinent de s'interroger sur la spécificité et l'originalité de ces deux romans de l'après-urgence, dans leurs formes discursives et thématiques retenues pour dire et lire la dimension ontologico-existentielle du projet esthétique et scripturaire de Djamel Mati.

Si le texte littéraire est censé puiser sa cohérence interne et son sens ou les perdre au gré des tendances, des modèles littéraires et théoriques sous-tendent inmanquablement l'appréciation du lecteur. Qu'en est-il alors des nouvelles écritures algériennes qui ont suivi les fictions de l'après-urgence des années 90 en Algérie ?

Nous entreprenons donc de montrer comment le discours ontologique travaille le texte et poursuit l'archéologie de sa propre dimension en rapport avec l'entité de l'Être et la condition humaine pour faire aboutir les quêtes existentielles de ses protagonistes. Il est question également de montrer comment l'espace scripturaire du texte matien devient cet outil de foration de la condition humaine détenteur d'une fonction sociale et d'un mode de connaissance de soi (Mokhtari, 2006) qui charrie dans sa singularité scripturaire de profonds et intimistes questionnements métaphysiques. C'est dans cette perspective que la dimension philosophico-existentielle d'une écriture fantastique dont la fragmentation est l'effet de procès et modalités énonciatifs philosophant autour de la question de l'entité de l'être suscite notre intérêt à travers cette présente contribution. En effet, l'œuvre matienne s'étend dans un champ scriptural d'émiettement qui se caractérise par *une stratégie narrative de l'éclatement des structures, de la dissémination et de la multiplicité des sens*. (Naget, 1994)

Notre travail a pour but de proposer une interprétation à la lecture des romans de Djamel Mati, ainsi que de suggérer une réflexion sur la dimension philosophico-ontologique de l'Être dans son œuvre. Dans ce sillage, l'analyse s'articulera autour des axes suivants :

- Le discours ontologique et ses composantes énonciatives.
- Les profondeurs de l'entité et de l'Être.
- La sémantique du discours amoureux.

1- Le discours ontologique et ses composantes énonciatives :

Selon Jean-Michel Adam, « *La multiplication de l'instance énonciatrice d'un sujet désormais (...) en procès* » (Adam, 1975), nous partons du principe que le discours ontologique s'installe dans une polyphonie énonciative qui, tout en récusant les conventions du roman de l'urgence, fait en sorte que le roman s'installe en tant qu'espace d'un dialogue intériorisé d'une polyphonie savamment orchestrée par une diversité de langages charriant voix plurielles et contenus ontologico-existentiels :

« La polyphonie peut prendre la forme du balancement énonciatif dans lequel un locuteur se construit progressivement une opinion par l'adoption successive de points de vue imputables à différents énonciateurs plus ou moins identifiables. À cette hétérogénéité au plan énonciatif semble correspondre un ensemble de phénomènes prosodiques récurrents qui accompagnent de façon caractéristique les points charnières du déroulement discursif. » (Claire Maury-Rouan, 2007)

Le texte de Mati ne peut être un objet esthétique que l'on apprécierait en toute sérénité comme la synthèse d'expériences oniriques vécues dans des mondes absurdes, insensés et extérieurs au lecteur. Cependant, il n'en demeure pas moins que la violence avec laquelle il nous sollicite n'a d'égale que celle qui a insufflé au matériau langagier l'aigre-doux de l'existence à travers la dualité de l'existence, le relativisme du pire, celui de la folie normale, repentante et/ ou à raisonner, du discours amoureux dans tous ses états jusqu' à cette éternelle énergie qui nous accompagne de la création à la mort pour dire l'Être dans son entité et sa dimension d'ordre ontologico-existentielle.

Ainsi, lire Djamel Mati n'est pas de tout repos car c'est vivre l'errance d'une quête existentielle dans des situations narratives invraisemblables et étranges déployant la dimension fantastique de la fiction et traduisant l'éclatement d'un je écartelé s'incarnant dans une parole ontologique qui se dissémine à travers les discours, dialogues et/ou soliloques des protagonistes en quête d'eux-mêmes. Son écriture s'inscrit dans un registre d'ambiguïté qui relève (...) d'une dimension ontologique, qui traverse les textes de part en part, qui ramène le sujet en deçà des codes habituels et stables du savoir. (Beida, 1996)

Si dans « Aigre-doux », où se croisent le réel et le chimérique, la quête identitaire du narrateur anonyme traverse tout le roman à travers discours et/ou pensées intérieures qui précipitent le lecteur dans l'univers complexe relevant du divin et de la méditation métaphysique, dans « On dirait le Sud », celles époustouflantes et singulières du grand Amour de Zaina et Neil empruntent à leur tour les formes du récit fantastique tout en s'entrecroisant en alternance.

Ainsi, la multiplication de phénomènes hallucinatoires, incongrus, étranges et inexplicables s'égrènent au gré de rêveries tantôt effroyables, tantôt lénifiantes -par la prise de psychotropes et chanvre indien par les personnages en errance- deviennent prétextes à des commentaires, échanges conversationnels et /ou monologues intérieurs d'ordre existentiels en rapport avec la condition humaine.

Dans cette perspective, le présent article cherche à s'interroger sur les thématiques existentielles et la composante énonciative du discours ontologique, permettant aux protagonistes en errance de proférer et de s'approprier cette parole en rapport avec l'entité de l'Être et la condition humaine. Pour ce faire, nous nous appuyons sur les exemples illustreurs de la dimension ontologico-existentielle de ce champ discursif et de son identité énonciative (Maingueneau, 2009) et formulons les axes de réflexions suivants : Les profondeurs de l'entité et de l'Être et la sémantique du discours amoureux.

2- Les profondeurs de l'entité et de l'Être

Dans les romans de Djamel Mati diverses voix énonciatives prennent en charge le discours ontologique de l'Entité de l'Être en rapport avec leurs élucubrations en quête de leurs identités originelles. Un discours ontologique polyphonique s'installe dans la fiction à travers des questionnements existentiels en relation avec la vision plurielle d'une existence aigre-douce.

Dans « Aigre-doux, les élucubrations d'un esprit tourmenté » ce discours pose d'emblée la question de l'Être à travers la voix du narrateur éprouvant les pires difficultés dans l'aperception de son errance dans un monde fait de virtualités et d'hallucinations insaisissables. La parole ontologique est prise en charge à la fois par un narrateur, instance discursive première et par ses adjuvants chargés de baliser son errance jusqu'à l'aboutissement de sa quête. Les récits disparates s'enfilent au gré de l'errance du narrateur instance discursive première se dédoublant par le truchement de glissements énonciatifs d'un discours rapportés à l'autre.

Le concept relatif à cette dualité de l'existence apparaît à travers la voix de l'alchimiste né de la fusion du vent et de la pierre énonçant une suite de substantifs non comptables inhérents aux caractéristiques de l'Être à propos de l'apprentissage de la vie qui ne peut s'obtenir par la force, la peur et la haine, mais par la conviction, l'amour et l'exemple. (Maingueneau, 2009)

Dans ce discours, l'emploi de l'article défini précédant ces substantifs suppose l'existence d'un code préétabli et partagé entre co-énonciateurs (Kerbrat-Orecchioni, 1990) de propriétés valorisantes ou dévalorisantes de l'être. Quant à la vision plurielle de l'existence, le lecteur la saisit à travers son immersion dans la conscience intérieure du narrateur en quête de son propre libre :

« Je ne veux plus d'une vision moniste de l'existence (...) Ma rencontre avec le sage venait de lever un pan de voile qui sépare le Ciel de la Terre, le Bien du Mal, le Possible de l'Impossible, enfin, l'Aigre du Doux. Je n'ai pas la prétention d'avoir tout compris mais je possède maintenant assez de ressources mentales et physiques pour aller au bout de mon chemin. »(Mati, Aigre-Doux, 2005)

Le relativisme du pire apparaît à travers les élucubrations du sujet énonciateur en errance qui le mènent au bout d'une rue où une radio diffuse à tue-tête un discours-fleuve ironique censé relativiser la vie absurde de désespérés effeuillés et d'adolescents végétatifs jouant à la roulette russe du « qui perd gagne ». Le laïus absurde- imposé à la plèbe silencieuse et passive végétant sous un arbre aux nœuds coulants- provient de la voix nasillarde et anonyme sera perçu comme ironique par le lecteur averti.

La structure récurrente « Rassurez-vous, y a pire » contredit ironiquement (Oswald, 1984) le raisonnement du discours cité qui préconise aux auditeurs du laïus de se résigner et de se rassurer en se satisfaisant des malheurs et désagréments de l'existence sous prétexte

qu'il existe toujours plus malheureux que soi, sous prétexte que d'autres vivent des situations encore pires que ce que l'on pourrait endurer. Selon Oswald Ducrot l'ironie consisterait :

« Pour un locuteur L à présenter l'énonciation comme exprimant la position d'un locuteur E, position dont on sait que par ailleurs le locuteur L n'en prend pas la responsabilité et, bien plus, qui la tient pour absurde. » (Ducrot, 1984)

Le discours sur la folie humaine est omniprésent dans les fictions matiennes. La folie constitue un des principaux composants de l'Entité de l'Être que vise à circonscrire le discours ontologique traversant l'espace textuel dont les héros se singularisent tous par un comportement schizophrène provoqué par les paradis artificiels. En effet, le passage par un état de folie démesurée semble être une étape par laquelle les différents protagonistes sont contraints de passer pour recouvrer leur sagesse, leur liberté et enfin leur identité C'est une sorte de tremplin pour le déploiement de moult discours ayant trait à la folie et à la cruauté de l'homme envers lui-même et envers les semblables. Chacun d'eux sera être enclin à vivre sa folie à sa manière. Ce concept de folie rejoint celui que définit Mourad Yelles dans « Les miroirs de Janus » :

« La folie fait partie, au même titre que la mort et l'amour, de ce petit nombre d'expériences cruciales qui informent le cours d'un destin individuel et déterminent la configuration d'un imaginaire collectif. En tant qu'expérience des limites, elle occupe et dessine un territoire symbolique étroitement surveillé où se négocient en permanence des stratégies de détournements et de compromis qui impliquent en dernière instance, la maîtrise de sens social et la gestion politique de la doxa. » (Yelles, 2002)

Dans « Aigre-doux », la folie s'avère salvatrice par le truchement d'un soliloque d'auto-questionnements qui fait prendre conscience au narrateur troublé que la conjugaison de ses élucubrations tourmentées générant une perception brouillée de la réalité le maintiennent dans un état de souffrance profonde. Elle devient pseudo-repentante lorsque la voix d'un prédicateur au kamis se greffe à un discours indirect de l'instance énonciative première pour harceler sa victime à la tête coupée en l'abreuvant d'un discours abscons et méprisant sur son incapacité à différencier l'aigre et le doux.

Dans « On dirait le Sud » où la parole ontologique s'installe par une polyphonie énonciative que d'incessants débats internes, entre personnages évoluant dans des mondes parallèles, auxquels se greffent les discours rapportés par d'autres instances chargées de baliser leur errance la dualité de l'existence apparaît à travers la voix de Mouloud le chef des hommes bleus. En effet, celui-ci avoue à Zaina son incapacité à différencier le réel de l'irréel sans oublier de lui confirmer l'existence d'un Empire du Mal gouverné par un prince aux yeux sulfureux que ses valeureux ancêtres ont combattu dans le désert. La solution proposée par Mouloud réside dans l'énonciation d'un discours pédagogique sur l'impact du désert-écran sur les élus bienheureux du désert du Temps. Dans ce roman, la folie devient normale et consubstantielle à la quête d'absolu du personnage de Neil :

« Un fou n'est rien d'autre qu'une personne qui vit dans un univers différent de celui des autres. Nous sommes des millions de fous sur terre. Être fou, c'est vivre sa vie comme on la rêve, et non de la manière imposée par les autres. Moi, je suis un fou normal, sans répit, à la recherche d'un autre univers, le mien ». (Mati, 2005)

Puis elle se modèle en folie à raisonner lorsque Zaina prend conscience de sa souffrance dans l'enfer du désert des hommes, en folie hallucinatoire lorsqu'elle se met à converser avec l'outré en peau de chèvre pleine d'eau accrochée à l'entrée de la cabane. La

jeune femme est sujette à une hallucination de dédoublement de sa personne au sujet de ses seins :

« Comment me trouves-tu ? Mes seins sont bien en place ? Non ? Eh bien, pour moi, ils sont comme je les aime. Il leur faut une main de mec pour les remonter un peu. Et puis, les nichons qui n'attendent strictement rien de personne, je ne vois pas à quoi ils peuvent servir ! » (Ibid)

3- La sémantique du discours amoureux

Il est incontestable que l'écriture matienne charrie un discours amoureux particulièrement polysémique. Selon la thèse d'Ahmed Henni l'amour peut être polysémique et platonique :

« Gage de sincérité, coupable à l'origine d'une grande souffrance intérieure, offense certaine au temps qui passe, voluptueux source d'extase et d'humiliation, calvaire et désalignement des sens, absolu et vecteur de liberté marqué du sceau de l'intense brièveté. » (Henni, 2015/2016)

Dans « Aigre-doux » une voix énonciative anonyme met en exergue des postures amoureuses révélatrices de la complexité de l'entité de l'Être. Cette parole péremptoire se pose comme un acte de langage dont la finalité est la mise en valeur des attributs valorisants et /ou dévalorisants de ceux qui s'aiment. Notons que les amants cupides et parieurs oublient le temps par l'exaltation des sens, construisent des murs de silence et misent leur amour sous la houlette du hasard. Les amants sourds et tourmentés se cherchent et tentent de réorganiser leur désordre affectif en dépit des convenances factices et ostentatoires qui leur sont imposées.

Quant aux amants muets qui ne trouvent rien à se dire excellent dans le verbiage stérile, menteur et fallacieux pour en arriver à mutuellement s'enivrer dans le virtuel de leurs émotions affranchies et chaotiques à la fois. Les amants myopes se taisent pour ne pas dire leur vérité, et palabrer sur celle des autres que de paraître vrai pour enfin s'unir même dans la plénitude de l'attachement symbiotique le temps d'une brève étreinte.

Enfin, l'instance discursive première prend le relais de cet argumentaire pour instaurer le sien visant à légitimer sa décision de quitter sa compagne dans une ultime étreinte. Ce relais de discours met en place un dialogisme montré (Maingueneau, 2009) de relations interdiscursives se manifestant par le passage d'un plan énonciatif à l'autre. Dans ce roman, la voix énonciative première est également celle de cet Être d'Amour ayant entamé sa nouvelle transmigration, pour se réveiller dans une oasis d'Eden avec une mystérieuse sensation de dépaysement absolu en son for intérieur. Ce nouvel Être se retrouve debout, en lévitation, aspiré par la force d'une sublissime lumière. Débarrassé de son enveloppe chamois, l'esprit prend conscience de sa mue en un être d'Amour subodorant cette agréable sensation de félicité :

« Moi ? Je me sens dépouillé de mes chairs et de mes os. Je ne suis plus un corps ! (...) j'ai ouvert l'esprit dans mon propre paradis où je me trouve à la fois acteur et spectateur d'un nouveau scénario. Une autre vie ? Mes angoisses et leurs conspirateurs, mon enveloppe et mes âges ont disparu (...) le bonheur habite cette chose innommable et sans forme que j'occupe (...) Je ne me sens qu'amour ! » (Mati, 2007)

Cette énonciation selon Ahmed Henni marque la mouvance du langage, dans la mesure où les concepts instituant la parole discursive sont émiétés et pluriels. Ils sont

déployés par l'écriture pour énoncer le discours particulier philosophico-ontologique, qui se lie d'une attache solide avec la condition humaine :

« La parole du locuteur s'inscrit dans le champ discursif de la mue en un être d'amour dont les propos appuient singulièrement sa posture d'acteur et spectateur de soi dans une nouvelle vie sans consistance charnelle. » (Henni, 2015/2016)

Dans « On dirait le Sud », Neil explique à son amante sa théorie de l'amour du couple fondée sur la possibilité de glaner des passions par-ci par-là en dehors du couple et l'acceptation d'une bifurcation des sentiments dans un rituel sauvage et libre :

« - Parce que l'amour la force de modifier le cours des événements, qu'il nous pousse vers des voies différentes et nous n'y pouvons rien...absolument rien, ma chère amie ! Il nous impose sa loi et trouble nos émois. » (Mati, 2005)

Sa conception singulière de l'Amour éclairant se confond d'emblée avec celle de la liberté, tandis que leurs voix alternent dans une relation d'intersubjectivité permettant la mise en valeur de leurs conceptions respectives de l'amour. C'est également dans « On dirait le Sud » qu'apparaît l'amour interdit d'une relation adultérine entre Neil et la jeune Targuie dans l'oasis par d'hallucinants orgasmes où tout est sueur et sens lors de leur union adultérine inopinée. Le mariage avec Mouloud auquel elle était promise depuis toujours, n'aura pas lieu. Les deux amants furent bannis de l'oasis et condamnés à errer dans le désert sans aucune sollicitude à espérer des hommes du désert après avoir fait l'amour sans préambule pour une copulation initiatique.

Cette relation adultérine se révèle d'autant plus déconcertante que le naufragé du désert en quête d'une nouvelle existence pour réapprendre à aimer (Mati, 2007) ressent l'inexplicable impression d'avoir non seulement trahi Mussa le chef de la tribu qui l'a accueilli mais la terre entière. Neil se sent désormais coupable de moult griefs :

« ... d'avoir transgressé les lois immuables des convenances, des tabous. D'avoir transpercé la frontière entre deux cultures, participé frauduleusement à un rite initiatique sans avoir été convié. D'avoir contesté les démarcations morales de leurs origines respectives. D'avoir trompé tous les pères, les mères, les épouses, les époux, les femmes, les hommes de la tribu qui l'a accueilli. Et surtout Mussa. » (Ibid)

Le discours de Neil se fait relayeur d'une grande leçon de morale à laquelle le locuteur aurait dû souscrire. Son énonciation est une suite d'arguments qui corroborent sa culpabilité et sa trahison. La répétition de l'auxiliaire suivant la préposition « de » introduit à chaque fois une parcelle de la tromperie dont il s'est rendu coupable.

Chez Mati, l'Amour peut être à la fois source d'extase et d'humiliation. Privée de ses instincts voluptueux, Zaina sait que ce qu'elle vit avec le primate n'est guère de l'amour. Pour elle, le véritable amour est un privilège. Elle rêve d'un soupir extatique et se trouve emportée par un ardent désir de faire l'Amour à cet instant même. Ce manque d'amour dont elle prend progressivement conscience va endencher sa prise de conscience de son propre corps et alimenter son envie folle de « faire l'amour avec la dune, avec son Être ! » (Ibid)

Ses pensées voluptueuses et inquiètes vont -dans un discours immédiat- être proférées simultanément à l'encontre de son corps et du désert de sable qui a enfin daigné lui donner un peu d'amour en vue de les supplier de la libérer de leur emprise concomitante :

« Ô mon corps ! Libère - moi de mes tourments, toi qui a su m'aimer. Ô sable du désert cruel ! Pour la première fois, tu as été tendre et doux avec moi Libérez-moi de votre emprise...car il persiste dans mon cœur une appréhension ineffaçable qui me dit que tout ce que je viens de vivre n'est pas une fin en soi, mais le début d'une vie dont je ne soupçonne pas encore toutes les déconvenues qui m'attendent...Ô corps ! Ô sable ! » (Ibid)

S'adressant directement à son corps ayant fusionné avec le sable, dans son énonciation, la jeune lascive mobilise d'emblée un énoncé injonctif : « libère-moi », suivi d'un énoncé destiné à la persuasion pour que ce corps - sable daigne enfin la mener vers une autre vie, interpellant son corps par l'emploi de l'interjection : « Ô », suivie du substantif en question. L'énonciatrice lascive élargit son espace discursif à des propos empreints d'une amplification énonciative impliquant directement son allocutaire par l'emploi du pronom *tu* précédé de la locution pour la première fois, le but ultime d'une telle énonciation étant d'entamer une nouvelle vie dans d'autres contrées.

Un amour fourbe apparaît à travers la folle pieuse du point B 114 qui, consciente de son manque d'amour et avant de se recouvrer sa foi, se met à invoquer Dieu dans un rituel absurde empreint de folles incantations. Après avoir renoncé à pourchasser l'image d'un Dieu auquel elle ne croit plus, elle se met à l'implorer pour ne pas sombrer dans une folie encore tourmentée :

« - Seigneur faites que je ne devienne pas folle ! Que mes cauchemars cessent, pingre de vie ! Répète inlassablement en chapelet Zaina à longueur de journée. » (Ibid)

Puis, c'est à travers un discours narrativisé et devant l'absence de compassion qu'elle se remet à l'adoration de Dieu qui, jusqu'à présent, s'est présenté à elle dans une configuration diabolique. La folle pieuse n'arrive plus faire à entretenir l'auto-flagellation de son ego. Elle se met à adorer Dieu par de fourbes supplications trompeuses feignant l'amour du divin. Les deux fragments signalés par le verbe introducteur vocifèrent, les guillemets et le présent déictique que l'on retrouve dans les citations au discours direct constituent le dispositif énonciatif des supplications colériques de la folle pieuse.

De son côté Neil est parti en quête d'une nouvelle existence pour réapprendre à aimer car il considère que l'Amour possède la force de modifier le cours des événements si on est capable d'harmoniser ses émotions et indinaisons (ce que n'ont pas réussi à faire Liès et Senin rapportant les causes de l'échec de leur quête existentielle au couple adultérin). Pour lui qui aspire à donner aux autres ce qu'il y a de mieux de sa personne à savoir : son amour, son âme, sa quintessence, il considère que le véritable amour est l'Amour absolu qui résiste au temps. Son amour du songe lui aura fait vivre l'amour véritable, rêvé, force occulte qui lui permettra de vivre une autre vie dans une autre réalité présente. Neil ne désire plus vivre un amour enflammé une fois au point B 114 sachant que ses deux amours, ses deux femmes constitueront à l'avenir les deux pôles de sa nouvelle existence : *« elles seront le Nord et le Sud de ma planète. » (Ibid)*

En fait, il s'agit d'un sentiment intense et magique, d'un amour absolu issu de leur extraordinaire rencontre marquée du sceau d'une intense brièveté enfouie et ancrée en lui et ce au moment même de leur séparation :

« - C'est seulement à l'heure de la séparation que l'amour mesure sa propre profondeur. Magique est notre rencontre, incroyable sera notre relation. Aussi

courte que soit sa durée, son intensité est immense et restera définitivement en moi ». (Ibid)

Ce discours au style direct charrie des expressions qui relèvent à l'évidence d'un vocabulaire caractéristique d'une rencontre amoureuse d'une rare intensité. Nous constatons une contamination lexicale de l'énoncé telle que Dominique Maingueneau la définit, destinée à briser les discours mensongers sur l'amour auquel son allocutaire aurait jusque-là été confrontée. :

« La contamination lexicale est un cas particulier d'un phénomène plus général (...) et qui est aussi connu des stylisticiens sous le nom de « pseudo-objectivité » ou de contagion stylistique. » (Maingueneau, 2009)

L'emploi de termes suivants : profondeur, magique, incroyable et immense intensité, met en exergue une manière singulière de cerner et de vivre cet amour découvert et ressenti lors de l'intense et incroyable rencontre amoureuse.

Enfin l'Amour force occulte et substance première apparaît dans les propos de Neil quittant sereinement le point B 114 convaincu qu'il aura été le lien entre les deux femmes. Dans un premier temps, il soliloque que cet Amour, force occulte l'a non seulement contraint de continuer son errance mais le ressent en son for intérieur comme cette éternelle substance première à l'origine du Tout :

« Ces repères antinomiques, magnétiques donnent finalement un sens à la vie parce que nous sommes tous connectés à une formidable énergie, la substance première avec laquelle ont été construit l'espace, les étoiles, la Voie lactée, notre terre, la nature et enfin nous, les êtres humains et les autres. » (Mati, 2007)

Dans un second temps, l'instance discursive insiste sur la puissance de cette indomptable force eu égard à la faiblesse des êtres. Elles se met à énumérer tout ce que cette substance première est en mesure d'apporter, non seulement à l'être dans son cheminement existentiel aigre-doux mais aussi et à l'univers dans son intégralité :

« Cette force nous conduit là où elle veut, car nous sommes faibles devant elle. Elle modifie tout parce qu'elle est libre et indomptable. Elle nous oblige à croire aux chimères dans la mesure où elle véhicule l'espoir, nous fait supporter la douleur puisqu'elle nous promet le bonheur, nous rend insensés, nous permet de boire l'aigre de la vie jusqu'à la lie, mais elle est douce. Elle nous accompagne du début jusqu'à la mort, elle reste éternelle. Cette énergie s'appelle l'Amour. » (Ibid)

Tel est l'argumentaire clôturant l'errance de celui qui venait de vivre son rêve et de parfaire sa palingénésie grâce à ses fantasmagoriques élucubrations. Nous remarquons que le passage à la non-personne par l'emploi itératif du pronom « elle », substitut du substantif force en tant qu'entité est convoquée par l'instance énonciative lui attribue un rôle de co-énonciateur (Kerbat-Orecchioni, 1997) invisible doublant par la même l'allocutaire immédiat. Ce discours rapporté, marqué typographiquement par les guillemets et dépourvu de déictiques spatio-temporels mobilise un présent atemporel qui l'inscrit dans un monde idéalisé perçu de l'extérieur et coupé de la situation d'énonciation en question.

Dans « LSD » la parole ontologique s'élabore par le truchement d'échanges conversationnels relatifs à l'anthropocentrisme de l'homme, à ses rapports au divin qui, à son tour s'érige en instance discursive entérinant l'évidente certitude de sa transcendance. Ce dernier devient l'instance énonciative principale d'un discours direct ayant trait à ses spécificités intrinsèques et à ses attentes vis-à-vis de l'homme. A la question de Lucy

l'australopithèque ayant trait à ses attentes, le divin se définit à juste titre comme la condition sine qua qui permettra à l'homme de mieux se connaître, d'aimer et de se rapprocher de son prochain pour lui préciser son rôle capital dans le processus de création du Tout :

« - *Qu'attendez-vous de l'Homme ?* »

« - *Qu'il aime. L'Amour, en vous aimant les uns les autres, vous vous rapprochez de vous-même. L'Amour est le liant de mon œuvre, c'est ce que j'ai dit, c'est ce qui est écrit.* » (Mati, 2009)

La seconde caractéristique que le divin énonce sur lui-même est qu'il se définit comme l'Amour total et absolu, auto-suffisant, à l'origine du Tout et du Rien, de l'infinitésimal à l'infiniment grand, de la création de l'univers :

« - *Quant à moi, je n'ai besoin de rien puisque je suis Amour, je suis Tout et Rien, le début et la fin, l'immensément grand et l'infiniment petit et tout cela en une seule unité qui ne se chiffre pas, qui ne s'additionne ni ne se soustrait.* » (Ibid)

La troisième caractéristique divine est le fait que l'instance énonciative divine se caractérise elle-même non seulement comme le chiffre mais comme l'Absolu, le Tout auquel l'on croit sans pouvoir le voir :

« - *Je suis le chiffre qui n'a pas de mesure ni de sens, qui calcule et résout tout le seul rêve réel; le néant qui surgit du néant. Vous croyez en moi et pourtant nul ne peut me voir (...) ceci est de l'Amour absolu.* » (Ibid)

Nous constatons que le *je* divin intervient de deux manières dans deux situations d'énonciation qui se superposent marquant sa présence en s'adressant indirectement à Charles et à l'humanité entière par l'intermédiaire de Lucy l'australopithèque chargée de relayer les propos du divin. En définitif, Djamel Mati fait partie de cette génération d'écrivains algériens capables de *briser les chaînes de la peur et de la censure, de dépasser le cadre territorial pour s'ouvrir sur le monde, apporter un nouveau souffle au paysage littéraire algérien.* (Najib, 2009) La singularité de sa production littéraire fait graviter l'énonciation autour de la problématique existentielle de l'entité et de l'Être.

Conclusion :

Comme nous pouvons le constater, les écritures de Djamel Mati font appel à une complexité du fond et de la forme. Elles puisent leur essence des tourments existentiels de l'Être, tout en s'inspirant des questions philosophiques et ontologiques qui traitent la condition humaine. Ayant suivi celle de l'urgence, ces nouvelles écritures s'inscrivent dans l'optique d'une nouvelle esthétique du sens, d'un nouveau souffle du roman algérien. En élaborant une nouvelle forme scripturale, Djamel Mati est en quête d'une identité qui puisse s'affirmer et retrouver son sens sacré de l'existence. À partir de ces points d'ancrage, il a posé les jalons d'une organisation signifiante privilégiant le discours de l'entité de l'Être.

Cette forme particulière de l'écriture traite des thématiques majeures autour desquelles s'articulent la question existentielle de l'Être, notamment le fantasmagorisme et l'onirisme. Cette démarche scripturale fait appel à des modalités et des phénomènes linguistiques inédites, qui bannissent toute forme de conformité et de linéarité. Quant aux personnages dans l'œuvre de Djamel Mati, ils sont dotés de complexité de caractère ; leurs parcours sont alimentés d'errance et de recherche d'extase qui trouve sa plénitude dans l'éclatement des repères spatiotemporels. Tout le cheminement narratif est centré sur une quête identitaire dont le personnage cherche à retrouver le sens sacré de son existence. Dépression, hurlements, sanglots, aliénation, ces thèmes se rassemblent afin de frayer l'itinéraire du personnage errant, qui cherche dans les hallucinations et dans l'onirique une (re)définition à sa condition.

En conclusion, nous dirons que dans les romans de Djamel Mati l'approche du discours ontologique relative à l'entité de l'Être contribue à élaborer les mécanismes fonctionnels de récits atypiques qui remettent en question l'appartenance génériques des textes écrits. C'est par les flots de la polyphonie narrative et énonciative que les discours relatifs à l'entité de l'Être deviennent prolixes, et s'installent dans l'univers fictionnel par une expansion frénétique du texte. C'est autour de ces thèmes d'ordre ontologico-existentiels que s'orientent les regards et s'imbriquent les diverses voix énonciatives. C'est à travers la diversité de ces voix qui prennent tour à tour en charge l'énonciation, que se nourrit la fiction pour dire le discours ontologique en rapport avec les élucubrations des instances narratives et discursives en quête de leurs essence originelle.

BIBLIOGRAPHIE

- Adam, J.-M. (1975). *Linguistique et discours littéraire, théorie et pratique des textes*. Paris: Larousse.
- Bendjelid, F. (2009). *Compte-rendu de lecture d'Aigre-doux*. Gerflint. Synergies Algérie.
- Bendjelid, F. (2012). *Le roman algérien de langue française*. Alger: Chihab.
- Chikhi, B. (1996). *Maghreb en textes, écritures, histoire, savoirs et symbolique*. Paris: L'Harmattan.
- Henni, A. (s.d.). *Discours ontologique et dimension fantasmagorique dans les nouvelles écritures. Cas des Romans de Djamel Mati*. Oran: Thèse de doctorat LMD, Littérature, université d'Oran2.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1990). *Les interactions verbales* (Vol. 1). Paris: Armand Colin.
- Khadda, N. (1994). *Écrivains maghrébins et modernité textuelle*. Paris: L'Harmattan.
- Mangueneau, D. (2009). *Les termes-clés de l'Analyse du discours*. Paris: Seuil.
- Mati, D. (2007). *On dirait le sud, Les élucubrations d'un esprit tourmenté*. Alger: Apic.
- Mati, D. (2005). *Aigre-doux*. Alger: Apic.
- Mati, D. (2009). *LSD*. Alger: Alpha.
- Mauray-Rouan, C. Vion, R. Bertrand, R (2007). *Voix de discours et position du sujet. Dimensions énonciative et prosodique. Voices embedded in discourse and footing. An enunciative and prosodic approach*. Paris: Presses universitaires de la Méditerranée.
- Mokhtari, R. (2006). *Le nouveau souffle du roman algérien, essai sur la littérature des années 2000*. Alger: Chihab.
- Najib, R. (2009). *Diversité littéraire en Algérie*. Paris: L'Harmattan.
- Oswald, D. (1984). *Le dire et le dit*. Paris: Minuit.
- Yellès, M. (2002). *Les miroirs de Janus*. Alger: OPU.